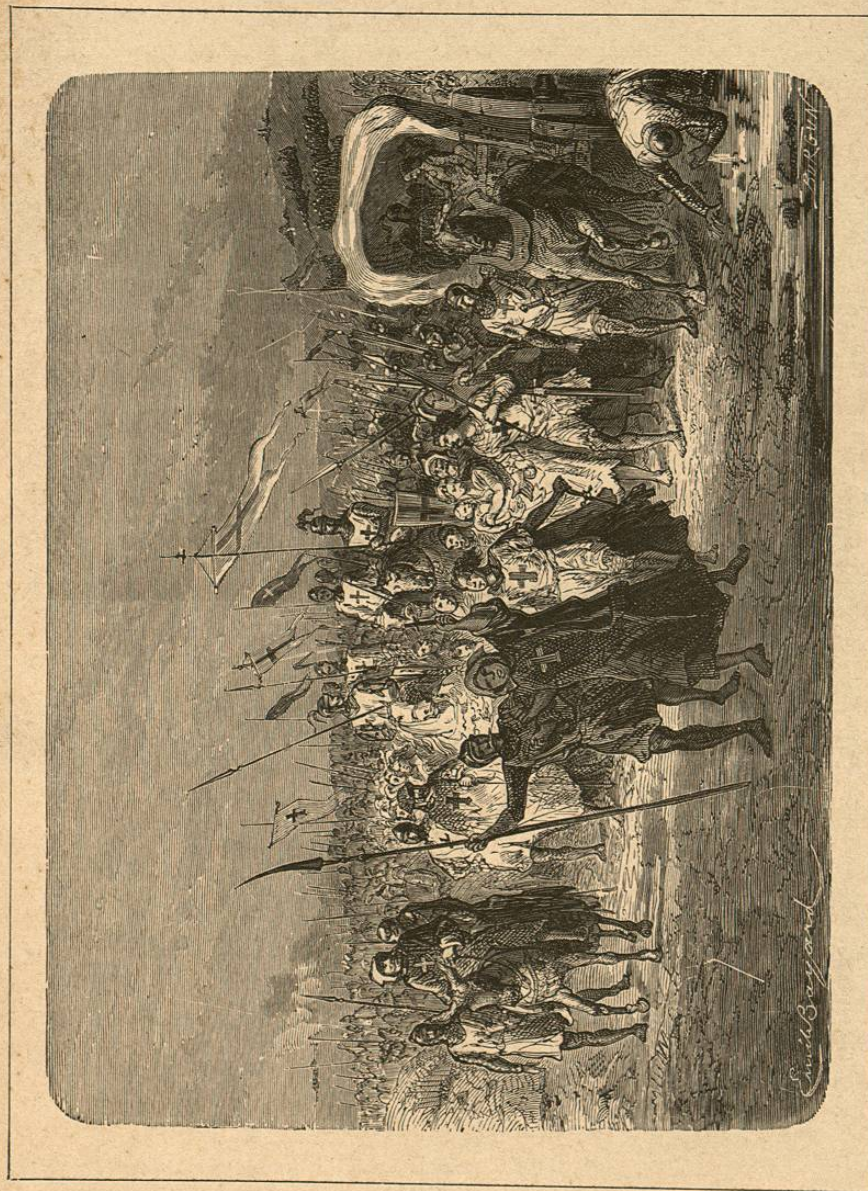


Trêve de Dieu, et la déclara perpétuelle pour les marchands, comme elle l'était déjà pour les gens d'Église, les pèlerins et les femmes. Après quoi, le pape Urbain sortit sur une grande place, au milieu du peuple assemblé, exposa les calamités de l'Orient et les dangers qui menaçaient l'Occident, et invita Pierre l'Ermite à raconter ce qu'il avait vu et entendu. Le pape reprit la parole après l'ermite : « Hommes de France », dit-il, « peuples élus et chéris de Dieu entre tous, unissez vos forces pour résister aux païens, qui ont résolu de détruire le nom chrétien! »

Et il les conjura de se rappeler la vertu et la grandeur du roi Charlemagne, de ne pas se laisser arrêter par le souci de leurs biens, ni par l'amour de leurs familles, d'éteindre parmi eux toute haine, et de prendre la route du saint sépulcre pour arracher le pays d'Israël aux ennemis de Dieu. Il promit le pardon du Seigneur à tous ceux qui entreprendraient ce saint pèlerinage, et excommunia quiconque oserait leur porter préjudice soit dans leurs personnes, soit dans leurs biens. « Prenez la route du saint sépulcre », répéta-t-il, « hommes de France, et partez assurés de la gloire impérissable qui vous attend dans le royaume des cieux! » Tout le peuple assemblé répondit d'une seule voix : « Dieu le veut! Dieu le veut! » Le pape reprit : « Très chers frères, c'est le Seigneur qui vous a inspiré de prononcer tous la même parole. Que dans les combats l'armée du Très-Haut n'ait donc que ce seul cri de guerre : Dieu le veut! Dieu le veut! » Et il détourna de partir ceux qui n'étaient point capables de porter les armes, exhorta les riches à aider les pauvres pour le voyage de la Terre sainte, et tous ceux qui entreprendraient ce voyage à se dévouer en sacrifice au Seigneur. Il prescrivit à tous les pèlerins, comme un gage de leur résolution, de porter le signe de la croix sur leur front et sur leur épaule. Et tous, avant de partir pour aller se préparer au grand voyage, attachèrent sur leur cotte et sur leur bonnet des croix d'étoffe rouge : c'est pourquoi l'expédition de Jérusalem fut appelée la Croisade. Et, comme c'était en France que la



LE DÉPART DES CROISÉS

croisade avait été décidée, et que les hommes de France y eurent la plus grande part, les anciens historiens de cette guerre l'appelèrent *l'Œuvre de Dieu faite par les Français*; et les peuples musulmans, de leur côté, confondirent et confondent encore tous les peuples d'Occident sous le nom de Francs.

Pierre se remit à parcourir la France royale et la France impériale. Partout où il apparaissait, le crucifix en main, avec son froc d'ermite et une corde autour des reins, le noble quittait sa tour, le bourgeois sa maison de ville, le serf sa cabane, pour accourir à lui pêle-mêle et lui demander la croix. Les querelles, les pillages, les incendies, avaient partout cessé; les pires des brigands venaient confesser leurs péchés et prendre la croix. Les seigneurs vendaient ou engageaient leurs fiefs pour enrôler des compagnons de guerre, et ils ne songeaient point à retenir leurs serfs, qui abandonnaient le sillon arrosé de leurs sueurs et qui s'en allaient vers le soleil levant, libres pour la première fois, avec le ciel sur leur tête et la terre devant eux. L'enthousiasme religieux, l'ardeur de la guerre et de la conquête, le désir de voir du nouveau, l'espoir pour les malheureux de trouver au loin un sort meilleur, tout se réunissait pour remuer les peuples comme une mer soulevée.

Les rois ne partirent pas. Pour répondre à l'appel du pape, Henri IV de Germanie était trop ennemi du saint-siège; Philippe de France était trop indolent; Guillaume le Roux, le second fils de Guillaume le Conquérant et son successeur dans le royaume d'Angleterre, était trop rusé politique et trop occupé de ses propres intérêts. Mais la plupart des princes et des grands barons partirent. Entre tous ceux qui prirent la croix, deux surtout ont mérité de rester fameux dans l'histoire.

L'un des deux était Raimond, comte de Toulouse. D'abord simple comte de Saint-Gilles sur le Rhône, il avait réuni dans sa main, tant par mariage que par héritage, le marquisat de Provence, qui était le pays entre la Durance et l'Isère, l'ancienne Gothie ou Nar-

bonnaise, qui était le Languedoc maritime, puis le comté de Toulouse, avec les pays d'Albigeois, de Rouergue et de Querci. Il était devenu plus puissant que le duc d'Aquitaine, et sa domination s'étendait depuis les Alpes jusqu'à la Garonne. Il avait acquis tout ce qu'il pouvait souhaiter de grandeurs et de richesses en ce monde, et il touchait à l'âge où les hommes ne songent plus guère qu'au repos. Il résolut néanmoins de tout quitter, non point, comme tant d'autres, avec un enthousiasme sans réflexion, mais, au contraire, en se préparant au voyage d'outre-mer avec grand sang-froid et grande prudence, et en réglant tout pour le mieux parmi ses peuples, qui l'aimaient fort pour son équité.

L'autre des deux grands chefs était Godefroi de Bouillon. Il était du pays de Picardie, comme Pierre l'Ermitte, et fils d'un comte de Boulogne; le duc de Brabant, son oncle maternel, l'avait adopté, et lui avait légué de grandes seigneuries dans la France impériale, à savoir : Bouillon et le comté des Ardennes, Metz et Verdun. L'empereur Henri IV l'avait fait marquis d'Anvers, puis l'avait récemment créé duc de tout le royaume de Lorraine. Il était de grand air et de grande force, et par le bras et par le cœur, redoutable au combat et sage dans le conseil, juste et doux envers tous. C'était un homme tellement pieux, dit la chronique, qu'il brillait comme un flambeau parmi les moines, plus encore que comme un chef de guerre parmi les chevaliers; mais il avait l'âme libre, et, dans la grande querelle de la Papauté et de l'Empire, il avait cru que le pape n'était point en droit de disposer des couronnes, et il avait combattu pour Henri IV de Germanie contre Grégoire VII. On dit même que c'était lui qui avait tué de sa main, dans une bataille, le roi élu contre Henri IV par le parti du pape. Cette fois, Godefroi n'hésita point à écouter l'appel d'un autre pape, qui parlait au nom du salut de la chrétienté.

Pendant que les seigneurs et les gens de guerre faisaient leurs préparatifs pour se mettre en campagne, il s'assemblait de toutes parts

des nuées de pauvres gens, jeunes et vieux, hommes et femmes, qui, sans tenir compte des prudents avis du pape et sans ressources assurées, s'en allèrent à la grâce de Dieu. La première grosse bande, partie de la France royale et de la Lorraine, passa le Rhin, au mois de mars 1096, sous la conduite d'un vaillant chevalier bourguignon qu'on surnommait Gautier sans Avoir, parce qu'il n'avait pour tout bien que ses armes et son cheval. Ils suivirent le cours du Danube et parvinrent enfin jusqu'à Constantinople, non sans avoir perdu bien du monde en route.

Pierre l'Ermitte se mit bravement à la tête d'une seconde troupe de quarante mille croisés, qui n'étaient pas en meilleur ordre que les premiers, bien qu'ils eussent plus de ressources. Ils n'écouterent point leur conducteur Pierre, prirent querelle avec les gens des pays qu'ils traversaient, et se firent battre et mettre en déroute par les Bulgares. Pierre les rallia à grand'peine, et les mena joindre Gautier sans Avoir devant Constantinople. L'empereur grec d'Orient appelé Alexis, fit traverser aux croisés le bras de mer du Bosphore, qui sépare l'Europe de l'Asie, et les envoya camper sur un petit territoire qu'avaient conservé les Grecs sur la côte d'Asie. Il leur recommanda de ne pas attaquer les Turcs avant que les grands chefs d'Occident fussent arrivés. Mais les croisés ne furent pas plus sages en Asie qu'ils l'avaient été en Europe; ils allèrent, malgré leurs chefs, livrer bataille au sultan turc de Nicée, qui régnait sur l'Asie Mineure. Ils furent taillés en pièces, et presque tout ce qui ne périt pas sur le champ de bataille fut réduit en esclavage. Gautier sans Avoir mourut comme un brave qu'il était, et comme un chef digne de meilleurs soldats. Pierre l'Ermitte échappa, avec trois mille personnes seulement de plus de soixante mille.

Des bandes bien plus nombreuses s'étaient mises en mouvement de tout l'Occident, sans guides, sans connaissance des routes, s'attendant à être conduites par des miracles; il y en avait qui suivaient une oie et une chèvre qu'ils croyaient remplies de l'esprit divin. Ils

commirent de grands excès, et massacrèrent partout les Juifs sur leur passage, sous prétexte que leurs ancêtres avaient mis à mort Jésus-Christ; ils étaient plus de deux cent mille, Français et Allemands, quand ils arrivèrent à l'entrée de la Hongrie. Les Hongrois leur ayant refusé le passage, ils voulurent franchir de force la rivière de Leytha près de son embouchure dans le Danube. Les Hongrois résistèrent; le désordre se mit dans la masse des croisés, et cette multitude se débanda pour ne plus se réunir.

Une partie des fugitifs alla rejoindre les vraies armées chrétiennes, qui s'étaient enfin mises en marche à leur tour.

### III

Trois armées s'étaient formées en Gaule. La première, dans le royaume de Lorraine, prit pour chef Godefroi de Bouillon. La seconde, dans la France proprement dite, était conduite par Robert, duc de Normandie, fils aîné de Guillaume le Conquérant; par Alain Fergant, duc de Bretagne, celui qui avait eu l'honneur de gagner une bataille à Dol sur le conquérant de l'Angleterre; par Hugues de France, comte de Vermandois, frère du roi Philippe, et par plusieurs autres grands. La troisième, dans les pays entre la Loire, les Alpes et les Pyrénées, était dirigée par l'évêque du Pui-en-Velay, légat du pape, et par le comte Raimond de Toulouse.

L'armée lorraine suivit la route des premiers croisés par l'Allemagne et la Hongrie, se grossissant de chevalerie allemande sur son passage. Les deux armées de la France royale du Nord et de la France du Midi passèrent les Alpes : les Français du Midi tournèrent par la Lombardie pour aller gagner la Dalmatie, et marcher par les pays au midi du Danube vers Constantinople; les Français

du Nord traversèrent l'Italie d'un bout à l'autre, en bon ordre, payant tout ce qu'ils prenaient pour vivre. Quand ils furent arrivés chez les Normands du midi de l'Italie, des deux côtés on se reconnut pour frères. « Nous aussi, nous sommes de race française », dirent les Normands d'Italie; « nous ne laisserons pas nos frères aller sans nous au martyre et au paradis! » Et Boëmond, prince de Tarente, le plus renommé de trois princes qui commandaient alors aux Normands d'Italie, prit la croix avec tous les vaillants hommes de la Pouille, de la Calabre et de la Sicile.

Godefroi, dont l'armée était partie la première des trois, au mois de septembre 1096, obtint amiablement du roi de Hongrie le libre passage, traversa le pays des Hongrois en paix et bonne discipline, et arriva devant Constantinople avec son armée intacte. Mais, avant de rencontrer les ennemis de la chrétienté, il lui fallut combattre ces chrétiens mêmes qui avaient appelé à leur aide les hommes d'Occident. Lorsque l'empereur grec Alexis Comnène apprit que les Latins, ainsi que les Grecs appelaient tous les peuples occidentaux, arrivaient nombreux comme des nuées de sauterelles, il eut aussi peur des Latins que des Turcs; il eût bien voulu les renvoyer : il leur interdit l'entrée de la ville, et l'on en vint à une bataille entre les Grecs et les croisés sous les murs de Constantinople.

La seule armée de Godefroi suffit pour mettre en déroute toutes les forces d'Alexis. L'empereur des Grecs se hâta d'apaiser Godefroi, et celui-ci, qui ne pensait qu'au bien de tous et au succès de la croisade, ne se vengea point d'Alexis et le réconcilia avec Boëmond le Normand, qui amenait par mer et par terre la seconde armée, et qui était un grand ennemi d'Alexis. Godefroi et Boëmond rendirent même l'hommage féodal à l'empereur grec, qui promit de les aider de tout son pouvoir pendant la guerre d'Asie.

Les trois armées d'Occident furent enfin réunies, au printemps de 1097, au delà du Bosphore, sur la côte d'Asie. Elles retrouvèrent là Pierre l'Ermite avec le reste des premiers croisés. On alla mettre le